

qui est évident à tout cultivateur soigneux. Ceci est très évident, dans la quantité diminuée de lait donnée par les vaches, quand on les ramène du pâturage, et qu'on leur donne du fourrage fait de l'herbe semblable à celle qu'elles mangeaient avant. Il y a certainement une combinaison de causes aux quelles on pourrait imputer cela, mais la mauvaise condition du foin en est souvent une grande.

Salaison du Foin.

Ceci, nous croyons, est maintenant pratiqué sur une grande échelle, et bien fait nous n'en avons aucun doute. Ceux qui ont pour habitude de mettre du sel devant les bêtes à cornes, savent qu'en hiver elles n'en mangent que peu. Une vache qui mange un tonneau de foin pendant les mois d'hiver, ne mangerait pas volontairement, nous en sommes persuadé, deux pintes de sel—et néanmoins plusieurs cultivateurs sont dans l'habitude d'en mettre huit pintes par tonneau ! C'est probablement la source de plusieurs des maladies récentes parmi les bêtes à cornes. Ceci conduit aussi à la mauvaise pratique d'entrer le foin dans un état humide ou presque vert, sous l'impression que le sel conservera toutes ses vertus.

Le sujet du fauchage du foin requiert plus de considération. Plusieurs choses nous viennent à l'idée que nous remettrons à une autre occasion.—*N. E. Farmer.*

—:—

Manière de Traiter un Vieux Verger.

M. L'ÉDITEUR.—Dans vos directions à votre correspondant touchant la culture des vieux vergers sur une terre pauvre, je crois que vous n'êtes pas assez précis pour un cultivateur du "Old Bay State," et plusieurs de nous ici dans le Vermont suivent vos directions pour faire toutes choses ayant rapport à la culture, de sorte que si vous commettiez une erreur, ça causerait un grand dommage. Je vais rapporter mon expérience à ce sujet, dont vous êtes libre de faire usage comme bon vous semblera.

Il y a dix sept ans, j'achetai un lot dans ce village, à un mille, et à deux cent cinquante pieds au-dessus du lac, ayant une pente occidentale. Quand je vous dirai que le propriétaire était un capitaine marin, qu'il ne l'avait pas vu pendant quinze ans, pendant lesquels il avait été loué, généralement, à des locataires annuels, vous pourrez vous imaginer sa condition mieux que je ne puis la décrire.

Il y avait sur ce lot un acre et un quart de ce qui avait autrefois été un verger de pommiers seulement; plus de la moitié des arbres originaux étaient morts de faim, ou avaient été coupés et brûlés par différents locataires; il restait environ trente arbres; dont un tiers avait été greffé quand ils étaient jeunes, les autres étaient naturels. Ils étaient dans une condition telle que plusieurs de mes amis me conseillèrent d'en couper la plus grande partie et de planter des jeunes arbres—mais, comme la plupart des Yankees, obstiné et opiniâtre, je me déterminai d'abord à faire des expériences.

Je fis deux fossés sur le lot, de 20 pouces de profondeur, que je couvris avec soin suivant le mode ordinaire. Dans le printemps, après la saison humide, l'eau coule librement pendant deux ou quatre semaines; après ils deviennent secs et les pluies d'été ne les affectent jamais. Dans le mois d'Avril, j'achetai et appliquai 50 voies de fumier ordinaire, qui me coûta une piastre la charge. Il fut étendu également, la terre fut labourée avec soin et nivelée avec une houe. J'appliquai alors huit voies de vingt-cinq minots chacune de chaux refusée, peut être égales à la moitié de cette quantité de chaux nouvellement éteinte; elle fut étendue sur la surface. L'opération suivante fut d'avoir un jardinier des "vieux pays," (élevé comme la plupart des jardiniers étrangers au bout du manche d'une bêche), de creuser avec une bêche autour de chaque arbre, à douze ou dix-huit pouces de profondeur, et jusqu'où les racines s'étendaient; il arrangeait deux arbres par jour. L'été suivant, j'employai deux jeunes charpentiers actifs pour élaguer, comme de raison sous ma direction. Une grande quantité de branches mortes et sèches fut ôtée; sur plusieurs arbres il n'y eut de laissés que des rejetons; environ une demi-douzaine d'arbres étaient si pourris qu'aussitôt qu'ils commencèrent à croître, les parties mortes furent coupées, et il fallut des étais pour les soutenir; la plus grande partie était pourrie dans le cœur. L'année suivante je commençai à greffer; les arbres croissant vigoureusement, de larges têtes se formèrent bientôt. Depuis j'ai appliqué tous les ans du "fumier d'étable long" à la surface, en partie de la paille ou du foin humide qui avaient servi de litière aux chevaux et aux bêtes à cornes, et une fois dans trois ou quatre ans, de la chaux refusée ou de la cendre et de la tourbe, ou de la boue de marais. Le terrain n'a pas été cultivé où il y avait de l'ombrage—et ça n'a pas été nécessaire—l'engrais annuel à la surface le tenant très léger et poreux. L'herbe a été coupée souvent chaque année.

Le résultat pratique de ce traitement a été qu'un verger considéré inutile, a, à proportion du nombre d'arbres, produit plus et de meilleurs fruits qu'aucun autre dans ce pays, étant plus également productif, et il est encore en très bonne condition. Les places vacantes quand je l'achetai furent plantées de jeunes arbres qui ont à tout fait crû maintenant. Un seul arbre est mort en dix-sept ans, dans l'hiver de 1845, après la sécheresse de l'été précédent qui fut très destructive des arbres de toute espèce.

Ceci peut paraître trop d'ouvrage, mais si quelque cultivateur essaie l'expérience, estime sa terre et ses vieux arbres à £1000 l'acre—fait un compte de ses engrais et des dépenses—vend tous ses produits, et après quinze ans d'expérience, il trouvera une balance de profit égale à aucune autre partie de sa ferme et probablement beaucoup plus grande.

G. GOODRICH.

Burlington, Vt., Mars, 1856.

Temps de Labourer.

Il est souvent difficile de savoir quand labourer. Si la terre est remuée quand elle est mouillée, elle reste souvent en mottes très dures et très compactes. Si l'on attend que la terre soit sèche, il y a tant d'ouvrage à faire à la fois que l'on ne peut pas la faire à temps. Quelques pensées naturelles peuvent aider dans cette matière :

1. Le gazon peut être labouré quand il serait beaucoup plus mouillé que toute autre terre, sans devenir dur en séchant.

2. De la terre sablonneuse et graveleuse est beaucoup moins endommagée en la travaillant pendant qu'elle est mouillée que l'argile ou la terre grasse.

3. La charrue n'est pas la moitié aussi mauvaise pour la terre mouillée que la herse pour plusieurs raisons. En labourant l'atelage marche sur la terre brisée beaucoup moins qu'en hersant. L'action de la charrue est différente. L'une lève et retourne, l'autre traîne et presse ensemble. Ceci est tellement le cas que la terre ainsi hersée deviendra bientôt comme de la brique et restera ainsi pendant des années. La terre peut être labourée quand elle est humide si vous n'y touchez plus par la suite, jusqu'à ce qu'elle soit sèche et chaude, et par ce traitement elle sera prête à recevoir la semence plus tôt que si elle n'avait pas été labourée.

Les mêmes principes s'appliquent à la bêche et au rateau. La terre peut être bêchée pendant qu'elle est très humide, si vous déposez chaque pelletée avec soin, et que vous ne la touchez pas avec la bêche ou le rateau avant qu'elle ne soit parfaitement sèche. Mais si chaque pelletée est renversée avec la bêche, et aussitôt que la surface s'écime, on la racle jusqu'à ce qu'elle soit unie, l'air sera considérablement exclus, et toute la terre sera dure et difficile à cultiver toute l'année. Labourée ou bêchée, la terre, si elle est mouillée, doit être laissée aussi déliée que possible, pour qu'elle sèche rapidement et qu'elle s'écime facilement, et le cas doit être très urgent pour justifier d'y mettre la herse ou le rateau avant qu'elle ne soit sèche. Alors elle se brisera facilement et restera légère et se cultivera facilement pendant toute l'année.—*Dr. Reed, Pittsfield.*

—:—

LES ISLES DE GUANO DU PÉROU.—Le compte-rendu suivant de ces Isles du N. Y. *Evening Post* est très intéressant, cependant nous croyons que quelques faits sont outrés, et l'écrivain n'est pas correct dans ses vues théoriques quant à l'origine de l'engrais.

Un monsieur intelligent, qui a été employé à charger un bâtiment de guano aux Isles Chincha, sur les côtes du Pérou, nous a communiqué quelques informations intéressantes relativement au commerce. Il a été aux Isles en trois différents temps, et près de six mois en tout. La dernière fois qu'il y est allé est dans l'automne et l'été de 1855. Il dit avoir vu cinq cents navires partir ensemble, chargés de guano, et généralement